



# Abbado donne une leçon de silence

**MUSIQUE** Avant-hier, le chef dirigeait l'Orchestre du Festival de Lucerne dans la « Symphonie n° 9 », de Mahler. Une soirée d'exception.

**CHRISTIAN MERLIN**

On a souvent pesté contre le public parisien, incapable d'attendre une seconde avant d'applaudir, même après une œuvre appelant le recueillement. C'est dire si l'on appréhendait la fin de la *Symphonie n° 9*, de Mahler, que Claudio Abbado dirigeait avant-hier soir Salle Pleyel à la tête du miraculeux Orchestre du Festival de Lucerne. Lorsqu'il a donné la même œuvre à Lucerne en août, il y eut – très exactement – 2 minutes 10 secondes de silence entre la fin de la musique et les premiers applaudissements. On craignait d'en être privé à Paris : le public de Pleyel a été à la hauteur. Alors que la scène était plongée dans la pénombre, effet théâtral un peu redondant avec la musique, la salle est restée suspendue au pianissimo d'orchestre le plus impalpable que l'on puisse entendre, pour de longues secondes de ferveur partagée.

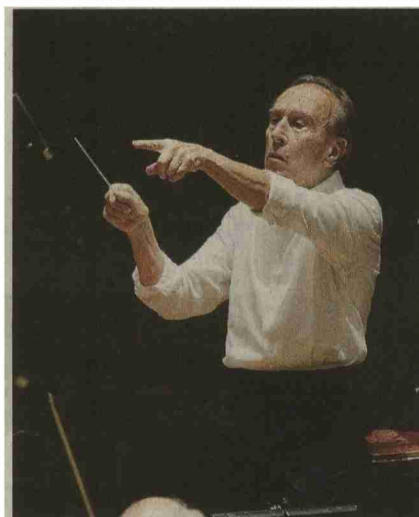
Il n'a échappé à personne que ces dernières mesures, qui s'éteignent comme la flamme d'une bougie, sont l'entrée dans un autre monde. Ce n'est pas par hasard si Karajan voyait dans la *Messe en si* de Bach et la *Neuvième* de Mahler l'alpha et l'oméga de la musique, et s'il retira cette dernière de son

répertoire à la fin de sa carrière, tant elle l'épuisait émotionnellement. Avec Abbado, c'est le contraire.

Depuis que le chef italien a échappé voici dix ans à un cancer, il semble transfiguré. À mesure qu'il perd du poids, ses interprétations gagnent en évidence et en spiritualité : il est devenu le maître du silence. Il est vrai

qu'il peut tout demander à ses amis de l'Orchestre du Festival de Lucerne, qu'il a fondé en 2003 : un orchestre d'élite, qui ne se réunit qu'une fois par an avec pour chefs de pupitre quelques-uns des plus grands maîtres de leur instrument, actuelles et anciennes stars des Philharmonies de Berlin et Vienne ou du Concertgebouw d'Amsterdam. On y reconnaissait notamment, au premier pupitre des seconds violons, Hanns-Joachim Westphal, 80 ans, qui a joué sous la direction de Furtwängler ! Une véritable communauté, alliant perfection technique et mentalité d'orchestre de jeunes.

Une soirée d'exception, à coup sûr, même si d'autres visions de cette symphonie sont possibles. Lorsque Leonard Bernstein l'a dirigée à Berlin, il déclara avoir eu du mal à obtenir de l'orchestre un son laid. Abbado opte clairement pour la beauté : son interprétation n'a rien de grinçant ou d'expressionniste, son Mahler est lumineux, fluide, d'une fabuleuse transparence orchestrale. Le finale, que l'on a entendu si morbide sous d'autres baguettes, en serait presque apaisant. On en arrive parfois à se demander si tout cela n'est pas trop beau, pas assez « sale ». Une fois accepté ce parti pris, on a conscience de vivre avec Abbado et Lucerne des moments intemporels. ■



Claudio Abbado : une interprétation de Mahler lumineuse, fluide, d'une fabuleuse transparence orchestrale.